



Il se tint caché dans un coin. — Page 400, col. 2.

Cette proximité lui fit penser sérieusement à se proposer; il ne voulait continuer ses travaux littéraires qu'après la représentation de son drame, car il n'était pas certain de l'accueil qui lui était réservé par le public, et il ne voulait en aucune façon rester oisif.

L'emploi de professeur dans une respectable famille convenait parfaitement à ses goûts, et il résolut de se rendre sans retard chez M. Gregory, à Kentish-Town.

Arrivé à la maison désignée, il fut introduit en présence d'un gentleman d'environ cinquante ans, à l'air triste et sérieux, aux manières fort polies, et dont la voix extrêmement douce encouragea tout d'abord le solliciteur.

Markham lui apprit en quelques mots qu'il avait possédé une fortune considérable, dont la plus grande partie avait été perdue par les malheureuses spéculations de son tuteur, et qu'il désirait maintenant tirer le meilleur parti possible de son éducation.

M. Gregory était arrivé à Londres avec sa famille depuis fort peu de temps, et venait d'une province éloignée où il avait une maison et une petite terre; mais la perte récente d'une épouse bien-aimée lui avait rendu intolérable le séjour où s'était écoulé leur bonheur passé; telle était la cause de son établissement à Londres; il vivait d'une manière très-retirée et n'avait conséquemment jamais entendu parler de Markham: il ne connaissait donc ni son jugement ni sa condamnation pour faux.

Le jeune homme se sentit tout d'abord porté à révéler ces faits à M. Gregory, dont les manières lui inspiraient une grande confiance; mais il se retint en pensant que d'autres existences dépendaient de la sienne, et qu'il ne devait pas se fier à ses propres lumières: il était innocent du crime dont on l'avait accusé et il avait conscience que ses intentions en cette occasion étaient honorables; c'était une excuse suffisante pour son silence.

M. Gregory, qui lui-même était un homme

instruit et fort bien élevé, vit que Markham était parfaitement capable d'enseigner à ses enfants tout ce qu'il désirait leur faire apprendre, et il résolut de l'accepter comme professeur.

Richard lui offrit de faire prendre des informations chez son notaire; mais M. Gregory s'y refusa en disant:

— M. Markham, il suffit de vous voir pour savoir à qui l'on a affaire.

Le jour suivant Richard entra dans ses nouvelles fonctions.

Il s'était engagé à donner son temps depuis dix heures jusqu'à trois heures de l'après-midi; cette occupation n'était pas désagréable; sans compter que les avantages d'argent n'étaient pas à dédaigner.

Gustave et Lionel Gregory étaient deux beaux jeunes gens intelligents, et ils s'attachèrent bientôt à leur professeur.

N'ayant aucune habitude de l'enseignement, Richard prit la plus grande peine pour leur expliquer tous les sujets difficiles, et il adopta un plan d'études si bien proportionné à leurs jeunes capacités, que, dans le court espace d'un mois, M. Gregory fut tout étonné des progrès que ses fils avaient faits.

Il résolut alors de faire profiter sa fille des leçons de dessin de cet excellent professeur, et miss Mary-Anne Gregory compta dès ce jour au nombre des élèves de Markham.

A l'époque où nous parlons, Mary-Anne avait seize ans; d'une constitution délicate, d'un caractère doux et aimable, elle était l'objet de l'intérêt de tous ceux qui la connaissaient.

Ses longs cheveux blonds, ses doux yeux bleus, ses traits pâles et ses lèvres vermeilles lui donnaient l'air d'une figure de cire; son corps souple et aérien, toujours mis en mouvement par l'innocente gaieté du jeune âge, semblait plutôt appartenir à un être surnaturel qu'à une créature terrestre.

Elle avait seize ans, et pourtant on ne la considérait que comme une petite fille, et elle cou-

rait avec ses jeunes amies qui venaient la voir avec tout l'entrain et la gaieté d'un enfant de dix ans.

Lorsqu'elle jouait ainsi, l'animation de son visage était extrême et tout à fait radieuse; on était tenté alors de la prendre dans ses bras et de l'embrasser tendrement, poussé par la même impulsion qui porte un père qui aime les enfants à arrêter une petite fille ou un gentil petit garçon de deux ou trois ans et à les couvrir de caresses et de baisers.

On ne pouvait pas dire que Mary-Anne fût belle, ni même qu'elle fût jolie, et pourtant il y avait quelque chose de ravissant dans l'expression de son visage et dans toute sa personne.

C'était une figure angélique qui respirait une sérénité d'esprit et une amabilité vraiment divines.

Quoiqu'elle ne possédât pas les éléments de la véritable beauté physique, ni la régularité des traits, ni la forme antique de la tête, il y avait en elle un charme particulier, en dehors des lignes, qui n'en était pas moins réel et distinct pour cela, et qui semblait être une émanation des qualités mentales, de joie enfantine et de manières charmantes.

Tout cela produisait autour d'elle une atmosphère lumineuse qui l'entourait comme d'une auréole d'innocence.

Son visage était aussi pâle, mais aussi pur que le plus beau marbre de Paros; son front uni laissait apercevoir quelques veines d'azur; ses lèvres étaient minces et du plus bel incarnat, et leur contour, en contrastant avec son teint délicat, lui donnait une expression toute particulière; ses yeux, d'un bleu clair, mais assez prononcé cependant pour n'être pas confondu avec le gris, étaient frangés de longs cils noirs qui leur donnaient, — gais et limpides comme ils l'étaient, — cette éloquence magique qui est plus puissante que la plus parfaite beauté; puis, par un étrange contraste avec ses cils noirs, ses cheveux d'un blond clair tombaient en boucles et en ondu-